



Revue des études slaves

LXXXIX 1-2 | 2018

Все что словенски бесѣдуютъ – Tous ceux qui parlent le slave

L'évangélaire slavons de Reims mythes, (re)découverte historique et perspectives

*The
Reims Gospel :
Myths, Historical (re)Discovery and Perspectives*

Valérie Geronimi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/1517>

DOI : 10.4000/res.1517

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 9 juillet 2018

Pagination : 133-142

ISBN : 978-2-7204-0554-9

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Valérie Geronimi, « L'évangélaire slavons de Reims mythes, (re)découverte historique et perspectives », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXIX 1-2 | 2018, mis en ligne le 09 juillet 2019, consulté le 16 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/res/1517> ; DOI : 10.4000/res.1517

L'ÉVANGÉLIAIRE SLAVON DE REIMS MYTHES, (RE)DÉCOUVERTE HISTORIQUE ET PERSPECTIVES

PAR

Valérie GERONIMI

École pratique des hautes études, Paris

La bibliothèque Carnegie de Reims possède un manuscrit médiéval slave dont la valeur historique, culturelle, liturgique et même symbolique est exceptionnelle¹. Il s'agit de l'*Évangélaire slavons de Reims* (plus loin : *Évangélaire*) dont l'origine et le parcours singulier ont nourri depuis le XVIII^e siècle un tissu de légendes souvent peu fondées et que la science historique moderne n'a toujours pas su dissiper. En particulier deux affirmations ont été régulièrement reprises à son sujet : l'*Évangélaire* aurait servi au sacre des rois de France ; par ailleurs, suite à une mystification apparue au début du XIX^e siècle, l'idée se propagea que le manuscrit était lié à Anne de Kiev, reine de France (ou plutôt des Francs) depuis son mariage en 1051 avec Henri I^{er}². Suite au regain d'intérêt suscité par le recueil et à l'occasion d'une nouvelle édition facsimilé de l'*Évangélaire* en France³, le présent article s'est donné pour but de faire un tour d'horizon des questions posées par ce manuscrit ; après une description du document et un rappel de l'historiographie le concernant, il conviendra de démythifier les aspects « romantiques » pour laisser place aux éléments matériels indiscutables et faire le point sur les avancées les plus récentes concernant la provenance, la datation et la valeur du texte.

1. Bibliothèque Carnegie (Reims), Ms. 255. En ligne : bm-reims.fr/patrimoine/manuscrit-255.aspx?_lg=fr-FR ; initiale. irht.cnrs.fr/ouvrages/ouvrages.php?id=3758&indexCourant=1

2. Ce que nous savons de façon tangible de cette reine a été développé dans : Robert-Henri Bautier, « Anne de Kiev, reine de France, et la politique royale au XI^e siècle : étude critique de la documentation », *RES*, vol. LVII, fasc. 4, 1985, p. 539-564.

3. *Реймское славянское Евангелие : новое факсимильное издание*, Épinay-sous-Sénart, Éditions Sainte-Geneviève-Séminaire orthodoxe russe en France, 2 vol. 2017. J'adresse mes chaleureux remerciements au Séminaire ainsi qu'au père Alexandre Siniakov pour m'avoir transmis les textes du deuxième volume.

Il s'agit en fait d'un recueil de deux manuscrits parfaitement distincts dont le premier est rédigé en caractères cyrilliques (ER_1) et le deuxième, plus richement enluminé, en caractères glagolitiques (ER_2). Le tout est composé de quarante-sept feuillets de parchemin, ER_1 est numéroté de 1 à 32, ER_2 de 1 à 62, plus deux feuillets A et B placés avant ER_1 , et cinq autres C, D, E, F, G après ER_2 . En A *recto* est portée la note suivante : « Évangiles en langue esclavonique. La première partie est en grec oriental à l'usage des caloyers »⁴. ER_1 est un *aparakos*, c'est-à-dire un livre liturgique propre à la chrétienté orientale dans lequel les lectures des évangiles pour les jours de fête sont organisées à partir de la semaine pascale. Le feuillet 1 débute par le texte de Mt, 8, 27, il s'agit de la 27^e péripécopie selon saint Matthieu lue le 26 octobre en commémoration du tremblement de terre à Constantinople en 740⁵. Comptant en tout vingt-deux lectures⁶ ER_1 s'achève à la date du 9 mars, fête des Quarante martyrs de Sébaste, par Mt, 20, 1-8. À la suite, ER_2 débute par le dimanche des Rameaux ; c'est un manuscrit tout à fait différent, non seulement par son écriture mais aussi par la liturgie : il s'agit d'un lectionnaire de rite occidental, avec trente-deux lectures tirées du Nouveau comme de l'Ancien Testament. La langue employée par ER_1 est un slavon de recension russe tandis que ER_2 est rédigé en slavon croate matérialisé par une écriture glagolitique sur laquelle nous reviendrons. Les deux manuscrits sont rédigés en double colonne (que nous notons a et b) de vingt lignes, ce qui induit une impression d'unité entre les deux parties.

Le lieu et la date de rédaction de ER_2 ne font aucun doute : en 61b et 62a figure un colophon rédigé à l'encre rouge où la date de 1395⁷ est notée, avec la mention que l'empereur Charles IV en personne offrit le premier manuscrit « de rite russe » au monastère « en l'honneur de saint Jérôme et de saint Procope »⁸. Il s'agit du monastère Saint-Jérôme (dit Emmaüs) de Prague, érigé sous l'impulsion de Charles IV (mort en 1378) qui obtint du pape Clément VI l'autorisation que la liturgie serait célébrée en slavon. Or, le seul rite en slavon accordé par Rome était en glagolitique, liturgie encore largement pratiquée en Croatie. L'acte de fondation, publié la même année, mentionne ainsi le patronage

4. La description du catalogue de la bibliothèque précise qu'il s'agit d'une écriture du xvii^e siècle. On avait donc alors conscience de l'origine slave du manuscrit et du rite orthodoxe pour ER_1 . Or, comme la note d'inventaire de 1669 du trésor de la Cathédrale de Reims précise : « Item un livre dans lequel sont écrits les évangiles en langue grecque et ciriaque, selon d'autres en esclavonique », on peut légitimement penser que la mention portée dans le manuscrit lui est postérieure, mais antérieure à 1717, date de la visite russe, cf. plus bas.

5. *Реймское славянское Евангелие...*, vol. 2, p. 85.

6. Toutes tirées des évangiles, douze de Matthieu, quatre de Marc, cinq de Luc et une de Jean.

7. Et non 1394 comme indiqué dans *Реймское славянское Евангелие...*, p. 269. En effet, en glagolitique la lettre de valeur [d] vaut 5 et pas 4 comme en slavon cyrillique.

8. Voici la traduction donnée par Louis Léger de ce colophon : « En l'an du Seigneur 1395. Ces évangiles et ces épîtres en langue slavonne, doivent être chantés toutes les fois que l'abbé dit la messe sous la couronne (*sub insula*). Et l'autre partie de ces livres qui est suivant le rite russe, Saint Procope l'a écrite de sa main. Et ce manuscrit russe le défunt Charles IV empereur des Romains l'a donné pour la glorification de cette église, et en l'honneur de saint Jérôme et de saint Procope. Seigneur daigne lui donner le repos éternel ». *Notice sur l'Évangélaire slavon de Reims dit : Texte du sacre*, Reims, F. Michaud, Prague, F. Rivnac, 1899, p. 1.

(entre autres) de saint Jérôme, réputé patron des Slaves, et de Procope de Sázava, Tchèque fondateur du monastère éponyme. Le nouveau monastère bénédictin, établi sur la rive droite de la Vltava, fut achevé en 1372 et inauguré par l'empereur lui-même le lundi de Pâques. La chronique rapporte que ce jour-là on lut le récit des Pèlerins d'Emmaüs, d'où le nom resté parmi le peuple⁹. Il n'y a donc aucune place pour le doute concernant l'origine de l'*Évangélaire* : *ER*₂ a été rédigé à Prague avant la fin du XIV^e siècle et *ER*₁, datant probablement du XI^e siècle comme nous le verrons plus loin, a été offert par l'empereur au monastère Emmaüs. Bien qu'il s'agisse de deux manuscrits hétérogènes par leur contenu, la langue et l'écriture employée, il est important de les envisager comme un tout car leur réunion dans un seul recueil n'eut certainement rien de fortuit comme le prouve le colophon.

Penchons-nous d'abord sur les questions purement historiques et le parcours du recueil tel que nous le connaissons. Les éléments avérés sont les suivants : le cardinal Charles de Lorraine (1524-1574), de l'illustre famille des ducs de Guise, archevêque de Reims de 1538 à sa mort, offrit le manuscrit à la cathédrale de Reims la veille de Pâques 1574. Le fait est attesté par l'inventaire de 1669 du trésor de la Cathédrale de Reims, lui-même relevé d'inventaires plus anciens¹⁰. Le livre est alors couvert d'argent doré, incrusté de pierres précieuses et contient des reliques. D'autres inventaires ultérieurs confirment la présence de l'*Évangélaire* et on connaît même la date de son pillage officiel après la Révolution d'après le procès-verbal du dépouillement des pierres et du métal¹¹. Il a son heure de gloire au XVIII^e siècle mais là déjà l'histoire s'efface devant la légende. Tout d'abord, dans son *Nouveau voyage de France*, Piganiol de La Force mentionne à la cathédrale de Reims « un livre que le cardinal de Lorraine portait dans les processions sur son estomac¹² ». Puis l'abbé Pluche affirme pour la première fois que l'*Évangélaire* aurait servi lors du sacre des rois de France¹³. Bien qu'aucun document historique ne confirme sa présence lors des couronnements des souverains français, le fait restera acquis et la réputation de l'*Évangélaire* dépassera les frontières de la France. Par ailleurs, il a été clamé que le manuscrit avait été montré à Pierre le Grand en personne lors de son passage à Reims en 1717 ; or il s'agissait du baron Šafirov, vice-chancelier, et neuf ans plus tard du prince Kurakin, ambassadeur de Russie, comme l'attestent deux témoignages consignés à l'époque¹⁴. La célébrité du manuscrit fut telle que

9. Léger, *op.cit.*, p. 11. Cette étude française reste valable pour l'étude du recueil. Elle fournit en outre une bibliographie exhaustive pour les XVIII^e et XIX^e siècles.

10. Prosper Tarbé, *Trésors des églises de Reims*, Reims, 1483, p. 59-60.

11. Léger, *op.cit.*, p. 26.

12. Jean-Aimar Piganiol de La Force, *Nouveau voyage de France*, t. 2, Paris, 1740, p. 146.

13. Abbé Pluche, *le Spectacle de la nature*, 1^{re} édition Paris, 1746, t. VII, p. 256.

14. En A *recto*, sous la mention du XVII^e siècle évoquée plus haut, il est écrit d'une autre main que le vice-chancelier de Pierre le Grand était passé en juin 1717 et qu'il avait reconnu l'écriture de la première partie de l'*Évangélaire*. Le deuxième témoignage concernant Kurakin vient du chanoine Régnault dont il va être question.

Catherine II demanda officiellement à la France des renseignements en 1782 ; la réponse qui lui fut apportée reprend la confusion concernant Pierre le Grand et affirme l'usage de l'*Évangélaire* durant le sacre des rois de France¹⁵.

De ce récit succinct des premières informations qui nous sont parvenues sur l'*Évangélaire*, on peut tirer des conclusions majeures. Tout d'abord, concernant l'usage durant le sacre, les preuves sont inexistantes. Les rois prêtaient serment sur un évangile, mais aucun document n'a laissé de détail sur l'ouvrage utilisé. L'affirmation donnée par l'abbé Pluche date de 1746, aussi le couronnement des rois à Reims se limitait alors à quatre souverains depuis le don du cardinal de Lorraine¹⁶, et encore l'abbé précisait-il que cet usage n'avait déjà plus cours. Donc de quels souverains pouvait-il s'agir, Henri III, Louis XIII, Louis XIV, sans que le fait fût porté dans les inventaires du XVII^e siècle ? Il est à ce titre curieux que le seul inventaire du trésor de la cathédrale qui reprend l'affirmation... date de la période révolutionnaire¹⁷. C'est le chanoine Régnault qui rencontra le prince Kurakin en 1726 et il reste un récit précis de leur entrevue¹⁸ ; or, le chanoine avait édité un ouvrage sur le couronnement des rois de France¹⁹, comment aurait-il pu ne pas faire valoir à l'ambassadeur l'usage sacré de l'*Évangélaire*, potentiellement par le roi Soleil ? C'est pour le moins improbable, d'autant que Régnault n'en dit rien dans son rapport et précise que Kurakin était venu de son propre chef pour visiter la cathédrale et son trésor. Il nous vient une hypothèse qui mériterait d'être explorée : et si l'abbé Pluche, quelque vingt années plus tard, faisant le rapprochement entre l'auteur du récit des sacres et le fait que ce dernier avait montré l'*Évangélaire* à l'ambassadeur russe, avait alors imaginé un lien entre le manuscrit et la cérémonie royale ? Pourtant l'ouvrage de Régnault n'apportait quasiment rien concernant l'usage d'un évangile durant le sacre, à peine pour le seul couronnement de Louis XIII est-il précisé pour la veille de la cérémonie : « Il [le roi] baisa le texte de l'Évangile présenté par Mr le Cardinal de Joyeuse »²⁰.

Il est impossible de savoir d'où l'empereur Charles IV tenait le manuscrit cyrillique qu'il offrit aux bénédictins ; on peut néanmoins supposer que ce souverain puissant, cosmopolite et à la fois ardent défenseur de l'idée slave au cœur

15. Réponse publiée dans : *Сын отечества*, t. 8, VI, SPb, 1839, p. 70-71.

16. Henri III fut sacré roi de France le 13 février 1575, soit moins d'un an après l'inscription de l'*Évangélaire* au trésor de la cathédrale ; Louis XIII le 17 octobre 1610, Louis XIV le 7 juin 1654 et Louis XV le 25 octobre 1722. Henri IV, quant à lui, fut couronné le 27 février 1594 à la cathédrale de Chartres.

17. Inventaire du 4 janvier 1790 dressé par les officiers municipaux, cf. Léger, *op.cit.*, p. 26.

18. Cf. Henri Jadart, *Le Dossier de l'Évangélaire slave à la bibliothèque de Reims*, Besançon, Imprimerie de Paul Jacquin, 1902, p. 12. Cité d'après Grigorij Prikhodko, *Реймское славянское Евангелие...*, vol. 2, p. 23.

19. Régnault, *Histoire des sacres et couronnements de nos rois, faits à Reims, à commencer par Clovis jusqu'à Louis XV...*, Reims, 1722.

20. *Ibidem*, *op. cit.*, p. 219. L'auteur précise ne pas donner le détail des cérémonies et renvoie aux descriptions de Jean de Foigny dans *le Sacre et couronnement du Treschrestien Roy de France & de Poloigne, Henry III*, Reims, 1575. Dans cet ouvrage, la seule mention que nous avons relevée est la suivante, p. C1r et C1v : « Le dit sieur Archevêque lui fait faire le serment du royaume en cette manière, ayant les mains sur l'Évangile, lequel il baise après ladite promesse ».

de l'Europe, n'aura pas eu de peine à se procurer un manuscrit cyrillique de ses voisins orientaux. Il a été avancé qu'il l'aurait trouvé au monastère de Sázava dont le fondateur tenta de maintenir la tradition cyrillo-méthodienne, car le colophon de la partie glagolitique mentionne que le manuscrit cyrillique était de la main de Procope ; nous verrons plus avant que cette attribution est également peu probable.

Quant à la façon dont le cardinal de Lorraine obtint le recueil pragois plus d'un siècle et demi après sa conception, le truchement de son bibliothécaire et copiste crétois Constantin Palæocappa²¹ est quasiment attesté par l'inventaire de 1669. En effet, dans l'article précédent celui de l'*Évangélaire* est décrit un diptyque offert par le cardinal de Lorraine à la même date (soit la veille de Pâques 1574), réputé provenir du trésor de Constantinople et muni d'une inscription grecque sur lame d'argent attestant qu'un certain Michel Palæocappa reçut cette sainte icône de Martha, nonne et servante de l'impératrice (!) et qu'il la fit décorer à ses frais en 1469²². On sait que Constantin Palæocappa fut un faussaire talentueux et deux faits nous poussent à douter de son honnêteté : le détail d'un homonyme ayant reçu l'icône d'une servante du palais a les accents d'un roman baroque, et l'affirmation pompeuse quant à sa provenance ne fut sans doute là que pour augmenter le prestige du Crétois et les largesses du cardinal. L'inventaire précisant pour l'*Évangélaire* qu'il provient « aussi du Trésor de Constantinople²³ », il est presque certain que Palæocappa fut le fournisseur à la fois de l'icône et du manuscrit dont la richesse extérieure pouvait faire penser à une très haute origine. Si l'hypothèse est juste, l'inscription grecque était probablement destinée à masquer l'origine et la propriété douteuses des objets.

Il reste à savoir comment le recueil serait passé de Prague à Constantinople ; sur cette question l'historien tchèque Palacký avança l'hypothèse selon laquelle le monastère Emmaüs, alors d'obédience hussite, avait pu envoyer le recueil à l'Église de Constantinople en réponse à sa demande d'Union²⁴. Une variante de cette théorie suppose que les utraquistes eux-mêmes auraient apporté le manuscrit à Constantinople en 1452²⁵. Nous voyons bien que rien de ces conjectures n'apporte pas la moindre preuve sur le parcours du manuscrit et il faudra encore en rester là.

21. Né à La Canée en Crète, Palæocappa aurait pris l'habit sous le nom de Pacôme à la Laure de Saint-Athanase au Mont-Athos entre 1539 et 1541. Après un probable passage en Italie, il entra au service de Charles de Lorraine puis devint copiste à la bibliothèque royale de Fontainebleau. Cf. Henri Omont, *Catalogue des manuscrits grecs copiés à Paris au XVI^e siècle par Constantin Palæocappa*, Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France, Le Puy, impr. de Marchessou fils, 1886, p. 241-243.

22. Tarbé, *op. cit.*, p. 59. Même si on ne peut exclure une coïncidence, une des parties du diptyque montre le Christ et les Pèlerins d'Emmaüs, comme renforçant ses liens avec l'*Évangélaire* et le monastère pragois.

23. *Ibidem*, p. 60.

24. František Palacký, *Dějiny národu českého v čechách a v moravě*, IV/XIV, cité d'après Louis Léger, *op. cit.*, p. 13.

25. Václav Hanka, cité par Ol'ga B. Strachova, « Глаголическая часть Реймского евангелия : история, язык, текст », *Palaeoslavica, Supplementum* 3, Cambridge, Massachussetts, 2014, p. 113.

Le manuscrit fut tenu pour perdu après la Révolution et ne fut reconnu qu'en 1837 par Louis Paris²⁶. C'est à partir de là que les philologues et historiens, français et slaves essentiellement, se penchèrent sur l'étude de l'*Évangélaire* dont on avait pleuré la perte. On doit la première édition facsimilé intégrale à Jean-Baptiste Silvestre qui la dédicaça à Nicolas I^{er}²⁷ ; la même gravure est intégrée à une nouvelle édition complétée par une traduction latine faite par Jernej Kopitar²⁸. C'était la grande époque de la philologie slave, tous les slavistes et historiens s'en emparèrent²⁹, le jeune Sergej Stroev fut mandaté de Russie à Reims pour étudier le recueil³⁰. C'est là que l'on s'attacha enfin non plus à l'histoire ou à l'usage du manuscrit mais à sa nature intrinsèque. Néanmoins le grand siècle de la slavistique voit la naissance d'un nouveau mythe : non seulement l'*Évangélaire* reste toujours lié au sacre des rois de France, mais on le relie dorénavant à Anne de Kiev³¹ ; or les preuves incontestables sur son origine démentent formellement cette possibilité à moins d'imaginer que *ER*₁ ait fait le voyage de Kiev en France au milieu du XI^e siècle puis de France à Prague au cours du XIV^e siècle, pour enfin revenir à Reims accompagné de *ER*₂ au XVI^e siècle, théorie hautement improbable et pourtant avancée. On peut même remonter précisément à l'origine du mythe. Le journal pétersbourgeois *Severnij vestnik* rapporta en 1805 que Piotr Dubrovskij, bibliophile et secrétaire à la mission russe de Paris, y avait acquis la bibliothèque personnelle d'Anne de Kiev, composée de livres slavons liturgiques, de manuscrits drevlianes écrits en caractères runiques et d'autres de l'époque des saints Olga et Vladimir (!). Le bruit courut que Dubrovskij possédait également l'*Évangélaire*, ce que l'intéressé démentait mais en revanche il se vantait de posséder deux manuscrits ayant appartenu à la reine Anne et que l'un d'eux comportait sa signature autographe ; il ne fut néanmoins jamais en mesure de montrer ces merveilles à quiconque³²... On voit bien comment cette fable a pu frapper les esprits de l'époque, et il n'en fallait pas

26. Un an auparavant, une courte note publiée par A. I. Turgenev, («Древнее известие об Анне Ярославне и Славянское евангелие в Реймсе», *Журнал Министерства народного просвещения*, январь, ч. 9, 1838, p. 229-230) montre que l'historien russe avait déjà retrouvé le manuscrit. Cependant Anne et l'*Évangélaire* n'y sont pas reliés comme pourrait faire croire le titre, et c'est peut-être ce qui a contribué à la légende.

27. Joseph-Balthasar Silvestre, *Évangélaire slave de Reims, ou Texte du Sacre*, Paris, 1843.

28. *Évangélaire slave, dit Texte du sacre, de la Bibliothèque de Reims*, fac-similé par J.-B. Silvestre ; traduction latine par feu Kopitar,... ; notice française et éclaircissements historiques par Louis Paris, Paris, 1852.

29. Les rivalités entre slavistes sont décrites par Louis Léger, « Nouveaux documents concernant l'*Évangélaire* slave de Reims », *Compte rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, n°2, 1901, p. 172-178.

30. Sergej Mixajlovič Stroev, «Славянское евангелие, на котором присягали короли французские при своем короновании», *Журнал Министерства народного просвещения*, ч. XXI, SPb., 1839, январь, p. 78-103.

31. En 1837, Louis Paris, archiviste de la ville de Reims, donne une description du manuscrit en rappelant les hypothèses qui courent quant à son origine, dont celle d'Anne de Kiev. Cf. Louis Paris, *la Chronique de Champagne*, t. 1, p. 43.

32. L'histoire est racontée par Petr Spridonovič Biljarskij dans : *Судьбы церковного языка* 2, SPb., 1848, p. 25.

plus pour attribuer l'*Évangélaire* à la présence de la reine Anne en France. Ce que fit Kopitar bien qu'il eût clamé auparavant que l'*Évangélaire* était l'œuvre autographe de Méthode³³ ! Cette légende prend une signification toute nouvelle avec l'entente franco-russe : le manuscrit est présenté à l'empereur Nicolas II en 1896 lors de sa visite à la Sainte Chapelle et la présentation est réitérée en 1901 à Reims en présence de l'impératrice³⁴. Lors de la première visite, le ministre de l'Instruction publique Alfred Rambaud eut l'idée d'exposer au souverain russe la charte portant la souscription d'Anne de Kiev probablement autographe, puisqu'en alphabet cyrillique : la légende initiée dans la première moitié du siècle renaissait³⁵.

Mais revenons à l'étude des textes rendue possible par l'édition de Silvestre et l'examen fait par les divers protagonistes. Il faut comprendre que pendant longtemps le texte glagolitique était à peine identifié. Reims n'était pas Rome où depuis longtemps les établissements d'instruction pour les Slaves étaient compétents et actifs, le moindre élève de l'Académie illyrienne et du Collège saint Jérôme aurait identifié *ER*₂³⁶. Lorsque le vice-chancelier Šafirov avait reconnu le manuscrit cyrillique en 1717, il avait admis ne pas connaître l'écriture de la deuxième partie du recueil³⁷. En revanche neuf ans plus tard, le prince Kurakin et son secrétaire, après avoir confirmé les dires du précédent, eurent la juste intuition qu'il s'agissait d'une « langue illyrique qui approche de l'esclavonne et que ce caractère est des plus anciens³⁸ ». Le fait avait été confirmé à Catherine II dans la note officielle de réponse à sa demande sur l'*Évangélaire*³⁹. L'édition lithographiée de Silvestre de 1843 réitérée en 1852 put malgré ses erreurs apporter au public un texte tangible à étudier. Mais une nouvelle difficulté surgissait : le colophon de *ER*₂ mentionnant que *ER*₁ avait été copié par saint Procope était de nature à troubler les esprits, le manuscrit cyrillique ne pouvait-il pas être un autographe du célèbre bénédictin⁴⁰ ? Pour le coup deux légendes devenaient adversaires : le manuscrit ne pouvait pas être à la fois copié à Prague par Procope et rédigé à Kiev sous Iaroslav le Sage, père de la future reine de

33. Biljarskij railla Kopitar pour ses élucubrations et nombreux changements d'avis sur la question, *op. cit.*, p. 20-28, 35-69. Kopitar était pourtant l'éditeur du célèbre *Codex Clozianus* découvert par Franc Miklošič (1838) et l'auteur de la traduction latine de *ER*₂ dans la deuxième édition de Louis Paris.

34. Henri Jadart, *Présentation de l'Évangélaire slave de la bibliothèque de Reims à LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie, le 19 septembre 1901*, Reims, H. Matot, 1902, p. 2-3.

35. Souscription au diplôme de Philippe I^{er} à Saint-Crépin de Soissons, 1063, publié in *Sainte Russie : l'art russe des origines à Pierre le Grand*, sous la direction de Jeannic Durand, Dorota Giovannoni et Ioanna Rapti, Paris, Musée du Louvre éd., Somogy éd. d'art, 2010, p. 120. La page suivante propose une courte notice de l'*Évangélaire* de Reims qui reprend une partie de sa légende...

36. Non seulement le glagolitique était encore en usage dans certaines parties de la Croatie, mais il y avait des livres imprimés en Italie, notamment ceux du franciscain Rafael Levaković comme le missel glagolitique : *Missal rimskij va ezik slovenskij sazdan*, Rome, 1631.

37. Léger, *Notice sur l'Évangélaire slaven de Reims...*, p. 19.

38. Paris, *op. cit.*, p. 44.

39. *Сын отечества*, *op. cit.*, p. 71.

40. Idée soutenue par Václav Hanka, cf. *Сазаво-Еммаузское святое благовествование ныне же Реймское*, Prague, 1846, p. III-V.

France. Il faudra attendre Aleksej Sobolevskij pour une analyse linguistique plus fine de *ER_I*⁴¹. Bien qu'assez courte, son étude mit en évidence des éléments qui restent actuels : des russismes alliés à des éléments prouvant une origine sud-slave, ce qui conduit l'auteur à considérer *ER_I* comme un texte russe du XI^e ou XII^e siècle copié d'un original vieux-slave, sans aucune trace tchèque qui pourrait conforter la thèse de saint Procope. Hélas, cela contribua sans doute indirectement à renforcer l'idée que l'*Évangélaire* avait été amené à Reims par Anne de Kiev alors que Sobolevskij lui-même n'aborde pas le sujet. Louis Léger publiera le facsimilé par héliogravure en 1899 et cette édition plus solide fera date, restant pour longtemps la reproduction de référence pour l'*Évangélaire*.

Démontrer que *ER_I* date du XI^e siècle n'est en aucun cas une preuve qu'il fit partie de la « dot » d'Anne, c'est pourtant un raccourci qui sera fait encore à l'époque moderne. L'étude principale soviétique est due à Lidija Žukovskaja⁴² ; malheureusement elle reprend l'antienne en s'appuyant sur une étude bulgare de 1970 ; l'auteur y avance que « l'archevêque de Reims confirme la présence d'un évangile cyrillique utilisé à partir de 1044 (!) » date que Žukovskaja considère comme celle du mariage royal⁴³. Les travaux les plus récents consacrés aux langues de l'*Évangélaire* nous permettent-ils d'avancer dans la question de l'origine de *ER_I* ? Serbe, russe, tchèque, bulgare, du XI^e siècle ou ultérieur, copié en Russie ou à Sázava ? Elvira Bikkinina⁴⁴ a comparé le texte de *ER_I* avec celui des trois *aparakos* russes des XI^e et XII^e siècle, à savoir les évangélaire d'Ostromir (1056-1057), d'Arxangel'sk (1092) et de Mstislav (1117). Ses conclusions reprennent en partie ce que ses prédécesseurs russes avançaient : *ER_I* est le fruit du travail d'un copiste de Kiev dont les serbismes apparents (essentiellement l'usage unique du jer ъ) sont la marque d'une école précédant celles que nous connaissons ; le manuscrit serait même antérieur à 1041, ce qui en ferait le plus ancien texte liturgique russe parvenu jusqu'à nous. L'auteur croit *ER_I* proche d'un texte vieux-slave plus ancien (du fait du mélange d'archaïsmes et de marques russes) ; comme par ailleurs, en comparant les lectures de *ER_I* avec celles des autres évangélaire russes, il apparaît que certaines n'existent pas ou sont placées ailleurs, l'auteur en conclut que *ER_I* est sans doute le survivant d'une rédaction d'un *aparakos* disparu mais qu'il est aussi potentiellement un palimpseste⁴⁵. Une autre hypothèse est avancée : le protographe de *ER_I* serait proche de l'époque de Cyrille et Méthode, qui plus

41. Aleksej Ivanovič Sobolevskij, *Кирилловская часть Реймского евангелия, Русский филологический вестник*, Warszawa, 1887. Réédité dans *Реймское славянское Евангелие...*, vol. II, p. 69-75.

42. Lidija P. Žukovskaja, *Реймское евангелие : история его изучения и текст*, Moskva, ANSSSR, 1978. Nous citons cet article d'après sa réédition dans *Реймское славянское Евангелие...*, vol. 2, p. 58-68.

43. *Ibidem*, p. 60. Nous n'avons pas pu nous procurer l'ouvrage cité : Vladimir Topenčarov, *Константин-Кирил Философ. АБВ на ренессанса*, Sofija, Narodna, 1970, p. 172.

44. Elvira Bikkinina, *la Lenga del Evangelio de Reims*, thèse de doctorat sous la direction de Rafael Guzmán Tirado et G. A. Nikolayev (Univ. de Kazán), Univ. de Grenade, 2009.

45. *Ibidem*, p. 547.

est glagolitique⁴⁶. Ces observations donnent des perspectives très intéressantes à l'étude de *ER*₁ ; malheureusement l'auteur répète en conclusion la théorie de Lidija Žukovskaja selon laquelle *ER*₁ aurait été ramené par Anne de Kiev en France où Charles IV l'aurait trouvé⁴⁷, répétant la même erreur sur la date du mariage royal⁴⁸.

Enfin, nous arrivons à la récente étude de *ER*₂ par Ol'ga Straxova⁴⁹. Elle nous semble la plus convaincante de toutes, car même focalisée sur la partie glagolitique de l'*Évangélaire*, elle considère l'œuvre comme un tout et donne un éclairage très pertinent sur l'ensemble du manuscrit. À défaut de pouvoir détailler son étude nous rapportons ici ses conclusions : *ER*₂ a été écrit par deux mains en glagolitique angulaire typique de la Croatie ; on sait qu'après l'acte de fondation du monastère Saint Jérôme de Prague (1346) on sollicita le monastère bénédictin Saint Côme et Saint Damien (île de Pašman près de Zadar) dont les « *glagoljaši* » pouvaient enseigner l'ancienne écriture et liturgie aux néophytes tchèques ; à la fin du siècle le nom des moines indique clairement qu'ils étaient tchèques et pourtant *ER*₂ est rédigé en slavon croate avec des marques de čakavismes, il y a donc un contraste saisissant entre le texte exogène et le colophon rédigé en tchèque ; le choix des fêtes montre un net décalage avec celles établies par l'archevêque de Prague en 1349 ; en outre les trente-deux lectures, qui commencent par le dimanche des Rameaux, rompent avec la tradition qui fait débiter le lectionnaire à l'Avent, elles ont aussi de particulier que dix d'entre elles ne correspondent pas à la tradition pré-tridentine, avec des omissions étonnantes comme le samedi des Rameaux et le samedi Saint. Ces constatations conduisent l'auteur à poser une question fondamentale : à quoi pouvait servir ce texte liturgique ? C'est d'autant plus pertinent que la tradition glagolitique croate n'avait pas de lectionnaire, le missel couvrant les besoins des fidèles et du clergé. Cela fait de *ER*₂ un manuscrit unique en son genre. Olga Straxova apporte des hypothèses convaincantes pour élucider cette question : en 1372, année de la consécration du monastère pragois, le dimanche des Rameaux tomba le 21 mars qui est aussi la fête de saint Benoît, dernier saint honoré dans *ER*₂ ; en outre, commencer par cette date était aussi une façon de concevoir le texte glagolitique comme une continuation de *ER*₁ qui s'achève le 9 mars. Cela implique que les copistes connaissaient le cyrillique ce qui est tout à fait plausible, la Bohême entretenant des liens culturels et commerciaux avec la Pologne et la Lituanie voisines, la dernière étant suzeraine d'anciennes terres de la Rus'. L'auteur en conclut que l'*Évangélaire* n'était pas un texte liturgique en tant que tel, mais une œuvre qui, alliée aux insignes reliques et à sa somptueuse reliure, devait servir à la dévotion durant les processions. À l'appui de

46. Du fait de l'usage de la lettre *A* pour *Ѧ*, cf. Bikkinina, *op. cit.*, p. 126.

47. *Ibidem*, p. 24.

48. Comme Žukovskaja, Bikkinina donne 1044, date qui a été définitivement écartée.

49. Straxova, *op. cit.*

cette hypothèse, outre les difficultés d'usage d'un tel texte pour les offices, Ol'ga Straxova fait le parallèle entre l'*Évangélaire* et un autre manuscrit que Charles IV offrit à la cathédrale saint Guy en 1354⁵⁰ ; il s'agit de deux cahiers in 4° de l'Évangile selon Marc qui passait pour l'original latin autographe (!). L'empereur l'avait acquis à grands frais à l'Aquilée, ville où d'après la légende saint Pierre avait envoyé l'évangéliste. L'auteur voit une similitude troublante entre ce manuscrit-relique et *ER*₁ : tous deux sont liés à l'empereur, composés de deux cahiers de seize pages, et enfin ils sont réputés être les autographes de deux saints. Il n'est donc pas impossible que *ER*₂ ait été conçu comme la partie complémentaire d'un livre-relique slave à la gloire des patrons du monastère. Cela expliquerait pourquoi le copiste aurait mentionné Procope dans le colophon : l'origine supposée du monastère de Sázava pouvait donner aux moines la conviction que ce manuscrit slave authentique était de la main même de saint Procope.

Cette explication ouvre des perspectives à l'étude de l'*Évangélaire*. En tout cas, voilà ce qu'il faut retenir de sa valeur historique inestimable : un manuscrit probablement venu de la Rus' mais attribué à un saint tchèque suivi d'un manuscrit de rédaction croate signé par un copiste pragois, le tout somptueusement orné pour la gloire d'un monastère bénédictin qui se réclame de la tradition des saints Cyrille et Méthode, dans une ville élevée au rang impérial par son ambitieux souverain national. Espérons que la magnifique édition facsimilé du Séminaire orthodoxe russe en France ainsi que les derniers travaux scientifiques et non romanesques donneront une impulsion nouvelle à l'étude de ce manuscrit hors norme.

50. Straxova, *op. cit.*, p. 109.